

Comédie

Ékatérina Boyarskikh

Number 76, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boyarskikh, É. (2007). Comédie. *Brèves littéraires*, (76), 67–69.

I RIVE ET ÉLAN

Les vagues sont montées, se sont heurtées et ont fait
leurs adieux.

Sur la rive, les jours de semaine privés de leurs cœurs,
tournoyaient, luttaienent contre la disparition.

Les jours sont partis, les algues, restées en ce lieu.

Les algues ont blanchi de frissons,
devenues une croûte tenace, et une nymphe
rampait, le ventre au sol, grattait de ses griffes,
pleurait leur triste fin.

Ça sent la pâtée pour chiens
et la mer Morte d'Israël.

II INTERMÈDE

Je voulais toucher à un arbre.

Il n'y avait rien qui poussait sur lui.

Ni copains, ni complices,
ni indices, ni brindilles, ni chaussons.

Sa peau blanche foncée
était liée par un petit chiffon sale,
abîmée.

Il ne faut pas te garder,
encore moins te mettre en garde.

Tu gémis et vacilles. Vas-y.

(Et je suis partie.)

III EN GUISE D'ASCENSION

Même chez un petit papillon, la race céleste se voit,
et moi, la légèreté m'écœure.

L'air, mon cher ! Pourquoi donc suis-je sans poids,
pourquoi suis-je un être oïseux ?

Ceux qui sont forts veulent paraître plus grands,
et moi, la légèreté me fait peur.

L'air, mon air, rends-moi mon âme,
je regarde en haut, mais le ciel n'y est pas,
j'y vois une maison à deux niveaux.

Je vois un rêve à deux niveaux.

*

C'est comme si le matin j'étais montée
et je restais en haut, sans plus sentir mon corps,
sans forces ni pour monter, ni pour descendre,
et je chantais, de peur, comme ça, là-haut :

Ils sont bienheureux sans couleurs –
les banlieues, les marais, les garages.

Les longues balançoires. Les chiens délaissés.

C'est presque l'aube. Ils sont couchés face contre terre.

Et leurs voix s'envolent si haut dans les airs...

*

« Je me serais nourrie de croûtons secs »,
chantaient les vieilles allant dans la terre blanche.

« Miséricorde », chantait un fossé morne.

« De la grâce, on demande, de la grâce », chantaient
les petits chiots.

Le grillage de la fosse moite chantait : « Ne suis-je
rien ? »

« Je serais à jamais le second », chantait le premier
violon,

sans pouvoir s'entendre, de bonheur.

*

Et puis, je fais un nouveau rêve.
 C'est comme si je marchais sur terre,
 mais une force lente me soulève,
 en arc incroyable m'entraîne,
 m'attire. M'aspire dans le soleil.
 D'abord, je me retenais à l'herbe,
 je m'accrochais aux buissons, aux arbres,
 et tout à coup je me suis détachée, et dans ma tête,
 une phrase s'est arrachée et s'est illuminée :
 « Restons comme des voix vivantes. »
 Et il faut me souvenir d'elle en latin,
 mais je l'ai oubliée avant même de la lire.
 Et je l'ai lue avant même d'être née.